

sommes, je puis convenir avec vous que vous commenciez à nous faire peur !... N'abusez pas de mon aveu.

—Vraiment ? demanda Beaumont de même ; je vous faisais peur, et pourquoi ?

—Non pas, reprit Malisset en éludant la question, que nous ayons aucun danger à craindre de votre part ou de la part de tout autre... et si l'on osait. Mais brisons là, interrompit-il en lui tendant la main avec une apparition de cordialité merci de n'avoir pas craint, vous homme populaire, de vous compromettre publiquement avec moi, moi la bête noire de cette canaille... Car je vous ai beaucoup compromis, ajouta-t-il d'un air qui voulait donner une grande opinion de son adresse ; les badauds, tout à l'heure, jetaient sur vous des regards encore plus furibonds que sur moi... Je viens de vous faire brûler vos vaisseaux.

—Que m'importe, répondit le secrétaire du clergé en souriant, si vous et vos amis devez remettre ma barque à flot !

—Pas mal, jeune homme, dit le gros financier d'un ton protecteur, en frappant sur l'épaule de Prévot, j'aime à vous voir cette bonne humeur... Mais, vraiment, ajouta-t-il en baissant la voix, toute réflexion faite, il me semble possible d'augmenter encore le prix du grain d'une livre tournois au moins par quintal... Ces bonnes créatures-là ne bougeront pas davantage.

—Haussez, haussez toujours ! répondit Prévot de Beaumont avec une vivacité trop énergique pour être naturelle.

Il ajouta aussitôt d'un ton moqueur :

—Plus le mulet est chargé, mieux il marche.

Tous les deux poussèrent des éclats de rire.

—Allons ! nous nous entendrons, dit Malisset en se dirigeant vers sa voiture, qui l'attendait à la porte de la halle. Venez ce soir à ma petite maison du Roule, vous la connaissez déjà... nous causerons gaiement, le verre à la main.

—A ce soir, dit Beaumont en s'inclinant.

Ils allaient se séparer ; une rumeur, qui s'éleva à quelques pas d'eux, attira leur attention. Un homme, misérablement vêtu, parlait avec chaleur au milieu d'un groupe ; la hardiesse et la véhémence de son langage devaient faire trembler pour lui, quand on connaissait la brutale et inévitable police qui gouvernait la France.

—N'est-ce pas une infamie ? s'écria-t-il ; cinquante livres le sac de blé ! Comment vivront les pauvres gens ? Il faudra donc que nous allions paître l'herbe dans les champs comme les troupeaux ? J'avais deux enfants, moi qui vous parle : l'un est mort de faim dans la famine de 1752 ; certainement l'autre mourra de la même manière pendant celle-ci... Ah ! si le roi savait ce que l'on fait en son nom pour réduire au désespoir le pauvre monde !... S'il savait à quel prix ses agents accaparent le blé et à quel prix ils le revendent !

Un murmure d'approbation accueillit ces plaintes. Malisset, qui allait monter dans son carrosse en fredonnant un air d'opéra, revint sur ses pas. Sûr d'être soutenu, il marcha droit à l'homme qui venait d'élever la voix.

—Que parles-tu d'accaparements, drôle ? demanda-t-il avec mépris : sais-tu devant qui tu oses prononcer de telles paroles ? Sais-tu qui je suis ?

—Vous êtes monsieur le contrôleur général de la manutention des blés du roi, dit l'homme du peuple en baissant les yeux.

—Eh bien ! maraud, qu'as-tu voulu faire entendre au sujet de l'administration philanthropique dont je suis le chef ?... Ignorez-tu, toi qui te plains, que cette administration, aux termes de ses statuts, doit donner douze cents livres par an aux pauvres, et que cette somme est prise des bénéfices déjà presque nuls ? Va, si, au lieu de crier à l'accaparement, toi et tant d'autres fainéants, vous travaillez à la terre, ou si vous payez exactement vos impôts au trésor de Sa Majesté, il n'y aurait pas de famine.

Ces paroles, prononcées d'un ton sévère, ne reçurent pas de réponse. A la vérité, quelques fronts se plissèrent, quelques poings se fermèrent convulsivement, mais personne ne souffla.

—Tiens, dit Malisset en paraissant se radoucir et en pré-

sentant au plaignant un écu de six livres, si vraiment tu es père de famille, voilà de quoi acheter du pain aujourd'hui... Mais va-t'en bien vite, sinon je vais donner l'ordre de te mettre dans un lieu où tu ne pourras plus clabauder contre personne.

Et il s'éloigna avec le secrétaire du clergé, auquel il dit en souriant :

—Tout ceci ne prouve rien. Nous allons préparer la hausse... A ce soir donc, Prévot ; à ce soir, chez moi, et tout ira bien.

Il monta dans sa voiture, en présence de la foule consternée, fit encore un signe d'adieu à Prévot, et disparut.

II

LA RECRUE

Alors le secrétaire du clergé rentra dans la halle, et sembla chercher quelqu'un du regard ; puis il s'avança vers un homme du peuple, appuyé contre la muraille dans un coin isolé ; ce nouveau personnage avait le costume et le tablier de cuir d'un ouvrier.

—Boyrel, lui dit-il à voix basse, je n'ai pu refuser à Malisset de me montrer en public avec lui pour preuve de ma sincérité. Hâte-toi de rassurer nos amis que cette démarche a sans doute étonnés... dis-leur que nos projets tiennent pour ce soir. Je compte sur toi.

L'ouvrier s'inclina respectueusement et se perdit dans la foule.

L'attention de Prévot de Beaumont tomba alors sur le malheureux qui venait de se plaindre avec tant d'amertume. Il était encore là, entouré de pauvres gens comme lui, qui applaudissaient, mais seulement du regard et du geste, à ses audacieuses paroles. Il tournait et retournait dans ses mains la pièce d'argent du financier, et disait avec son intrépide franchise :

—Oui, c'est cela, ils nous volent des millions et ils nous font l'aumône d'un écu ! Ne faut-il pas leur baiser la main, à ces gens charitables, qui, avec l'argent pris sur notre faim et notre misère, achètent de beaux habits, des hôtels, des carrosses ! Ah ! s'il y avait ici des gens de cœurs qui ne voudraient pas se laisser arracher le dernier morceau de pain de la bouche...

Il s'interrompit tout à coup en voyant fuir tous ses auditeurs. Il se retourna et se trouva en face d'une escouade de soldats.

—A moi, mes amis ! s'écria-t-il sans reculer d'un pas.

La foule continua de fuir vers le côté opposé de la halle ; les soldats cernèrent l'audacieux orateur et s'emparèrent de lui.

—Les lâches ! murmura-t-il d'un ton méprisant, en regardant le vide qui s'était formé autour de lui.

On allait le conduire en prison ; Prévot de Beaumont s'élança vers l'exempt de police qui commandait l'escouade, et lui dit avec autorité :

—Laissez aller ce malheureux, je réponds de lui.

—Qui êtes-vous ? demanda l'exempt en le toisant avec insolence.

Prévot lui glissa quelques mots à l'oreille.

—Alors, c'est différent, dit l'exempt avec une sorte d'ironie en faisant signe à ses limiers de lâcher leur proie ; si vous êtes l'ami de M. le contrôleur général, je n'ai rien à dire ; c'est votre affaire.

Les soldats poussèrent brutalement le pauvre diable, et lui administrèrent quelques bourrades que Prévot ne put empêcher ; puis ils retournèrent à leur poste, en échangeant de grossières plaisanteries. Le secrétaire s'empressa d'entraîner son protégé, de peur qu'il ne laissât échapper encore des paroles trop hardies. Ils traversèrent ensemble la halle, si pleine un moment auparavant, et maintenant déserte, puis ils sortirent par la porte qui donne rue du Four.

Quand ils furent à quelque distance du marché, dans une des rues solitaires qui l'avoisinent, Prévot se mit à examiner celui à qui il venait de rendre un si grand service. C'était un